



LES SERMONS DE
C.H. SPURGEON

LE MEILLEUR
AMI



MESSAGES INTEMPORELS DU
PRINCE DES PRÉDICATEURS

LE MEILLEUR AMI

Sermon prêché le 18 juin 1899,
au Metropolitan Tabernacle, Newington

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

1. Christ est un Ami	2
2. Le conseil — n'abandonne pas cet Ami	5
3. La résolution	10

Le meilleur Ami

« N'abandonne pas ton ami, et l'ami de ton père » (Pr 27.10)

Les amis véritables sont fort rares. Nous avons quantité de connaissances, et parfois nous les appelons des amis, profanant ainsi le noble mot « amitié ». Peut-être qu'un jour d'adversité, lorsque ces prétendus amis auront veillé à leurs propres intérêts et nous auront laissés nous tirer d'affaire comme nous pourrons, ce mot amitié nous reviendra chargé d'associations tristes et douloureuses. L'ami dans le besoin est l'ami véritable ; et de tels amis, je le répète, sont rares. Quand tu as trouvé un tel homme, et éprouvé la sincérité de son amitié ; quand il s'est montré fidèle à ton père et à toi, rive-le à toi par des crochets d'acier et ne le lâche jamais. Il se peut que, précisément parce qu'il est un ami fidèle, il te chagrine parfois et t'irrite. Vois comment Salomon l'exprime dans ce même chapitre : « Mieux vaut une réprimande ouverte qu'une amitié cachée. Les blessures d'un ami prouvent sa fidélité » (Pr 27.5,6). Il faut une grande mesure d'amitié pour dire à un homme ses fautes. Ce n'est point amitié que de flatter ; c'est une pauvre amitié que de se taire quand il faudrait parler ; mais c'est la vraie amitié que de savoir parler en son temps, et, au besoin, parler si nettement que cela cause une blessure. Si tu es comme bien d'autres insensés, tu te fâcheras contre l'homme qui t'est assez ami pour te dire la vérité. Si tu es indigne de ton ami, tu commenceras à te lasser de lui lorsqu'il accomplit pour toi l'acte le plus héroïque de la pure charité, en t'avertissant de ton danger et en te rappelant ton imperfection. Salomon, prévoyant un tel cas, sachant que c'est là l'une des plus grandes épreuves de l'amitié parmi des êtres aussi pauvres et imparfaits que nous le sommes, nous enjoint de ne point abandonner pour cette raison — ni d'ailleurs pour aucune autre — l'homme qui a été pour nous et pour notre maison un véritable ami : « N'abandonne pas ton ami et l'ami de ton père ».

Je ne pense point gaspiller votre temps si je vous faisais une conférence sur l'amitié — ses devoirs, ses dangers, ses droits et ses privilèges ; mais tel n'est pas mon dessein. Il est un Ami à qui ces paroles de Salomon s'appliquent d'une manière toute particulière, un Ami qui est le premier et le plus élevé de tous les amis ; et lorsque je parle de lui, je sens que je ne spiritualise nullement le texte. Il est un Ami véritable et réel, et ces paroles lui sont, en vérité et en réalité, applicables ; et si jamais le texte est emphatique, c'est bien lorsqu'on l'applique à lui, car jamais il n'y eut un tel ami pour nous et pour nos pères ; il n'est point d'ami auquel nous devons être si intensément attachés qu'à lui : « N'abandonne pas ton ami et l'ami de ton père ».

Je veux, sous la conduite du Saint-Esprit, traiter ce sujet de la manière suivante :

premièrement, voici un titre descriptif qui peut être justement appliqué à Christ par un grand nombre d'entre nous ; il est notre propre Ami, et il est aussi l'Ami de notre père ; deuxièmement, voici un conseil suggestif touchant cet Ami : « Ne l'abandonne pas ». Et, avant d'avoir terminé, je dirai un mot au sujet d'une résolution qui en découle. J'espère que nous transformerons le texte en une résolution solennelle, et que nous dirons : « Mon propre Ami, et l'Ami de mon père, je ne l'abandonnerai pas ».

1. Christ est un Ami

Premièrement donc, voici un titre descriptif pour notre Seigneur et Maître béni.

Premièrement, il est un Ami, l'Ami de l'homme. Je sais que Young l'appelle le « grand philanthrope ». Je n'aime guère voir ce titre employé ainsi ; il n'est pas assez digne de lui, quoique, en vérité, le grand Ami des hommes soit le Christ. Meilleur encore est le titre qui lui fut donné lorsqu'il était sur la terre : « l'ami des pécheurs ».

Ami des pécheurs, tel est son nom.

Leur Ami — pensant à eux avec amour lorsque nul autre œil ne les plaignait et qu'aucun autre cœur ne semblait se soucier d'eux. Leur Ami, entrant avec la plus tendre sympathie dans la condition des perdus, « Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lu 19.10). Leur Ami — leur donnant de bons et solides avis, des conseils salutaires, car quiconque écoute les paroles de Christ trouvera, dans son enseignement et dans sa direction, la plus haute sagesse. Leur Ami, prodiguant cependant bien davantage que la sympathie et de simples paroles — donnant une vie entière de saint service pour l'amour de ceux dont il avait embrassé la cause, et allant plus loin encore, faisant pour eux le comble de ce qu'un ami peut faire, car quoi de plus qu'un homme donne sa vie pour son ami ? Ami des hommes, et partant né d'homme ; Ami des pécheurs, et partant demeurant au milieu d'eux et les servant. Ami des pécheurs, et partant prenant leur péché sur lui et le portant « en son corps sur le bois » (1 Pi 2.24), accomplissant ainsi la prophétie de Gabriel, selon laquelle il viendrait « pour faire cesser les transgressions, pour mettre fin aux péchés, pour expier l'iniquité, et pour amener la justice éternelle » (Da 9.24).

Christ a fait pour nous tout ce qu'il fallait faire. Il a fait bien davantage que nous n'aurions jamais pu lui demander ni attendre de lui. Il en a fait pour nous plus que nous ne saurions même le comprendre, maintenant qu'il l'a accompli ; et plus que vous et moi ne sommes jamais susceptibles de comprendre, même lorsque notre intelligence aura été développée et dilatée au dernier degré devant le trône éternel, car, même là, je ne pense pas que nous saurons jamais pleinement combien nous devons à l'amitié de notre meilleur Ami. Quelles que soient l'abnégation et la tendresse d'autres amis, notre Seigneur doit à jamais demeurer en tête, et nous n'y mettrons point un second qui soit digne d'aucune comparaison avec lui.

Ensuite, c'est une chose très bienheureuse que de savoir que le Seigneur Jésus-Christ a été l'ami de notre père. Pour certains d'entre nous, cela a été littéralement vrai pendant

plusieurs générations. J'imagine qu'il y a quelque fierté à être le quatorzième comte, ou le dixième duc, ou d'avoir un certain rang parmi les hommes ; mais, parfois, en secret, je me glorifie de ma lignée, parce que je puis remonter la ligne de la grâce spirituelle aussi loin que je le puis jusqu'à des hommes qui aimaient le Seigneur et qui, pour beaucoup d'entre eux, ont prêché sa Parole. Plusieurs d'entre vous, je le sais, dans cette église et dans d'autres, possédez une héraldique glorieuse dans la lignée des nobles du Seigneur. Il est vrai que quelques-uns d'entre vous ont reçu la grande miséricorde d'être pris comme des arbres hors du désert et plantés dans les parvis de notre Dieu, de quoi vous pouvez bien vous réjouir ; mais d'autres d'entre vous êtes des sarments de ceps qui, à leur tour, furent des sarments d'autres ceps, aimés et soignés par le grand Vigneron. Vous ne sauriez dire depuis combien de temps cette succession bénie se poursuit ; vos pères et les pères de vos pères, aussi loin que vous pouvez les suivre, furent des amis du Christ. Heureux Éphraïm, dont le père Joseph avait Dieu avec lui ! Heureux Joseph, dont le père Jacob vit Dieu à Béthel ! Heureux Jacob, dont le père Isaac se promenait dans les champs et méditait en communion avec l'Éternel ! Heureux Isaac, dont le père Abraham avait parlé avec Dieu et fut appelé « l'ami de Dieu » (Ja 2.23). Dieu a coutume d'aimer les familles ; David a dit : « Mais la bonté de l'Éternel dure à jamais pour ceux qui le craignent, et sa miséricorde pour les enfants de leurs enfants, Pour ceux qui gardent son alliance, et se souviennent de ses commandements afin de les accomplir » (Ps 103.17,18). La grâce ne coule pas dans le sang ; mais souvent le fleuve de la miséricorde divine a coulé de concert avec lui, et, au lieu des pères, ont été les fils que le Seigneur a faits princes sur la terre.

Quelques-uns d'entre vous ont peut-être encore un père et une mère en vie, dont l'exemple vous pouvez à bon droit suivre ; je vous en adjure, n'abandonnez jamais le Dieu de votre père, ou — ce qui est plus tendre encore — le Dieu de votre mère. D'autres parmi vous ont des parents au ciel ; eh bien, ils sont toujours les vôtres ; ce lien sacré n'est pas rompu. Vous vous souvenez de la dernière pression de la main de votre mère, lorsqu'elle vous enjoignit de la suivre au ciel ; vous vous rappelez les supplications de votre père durant sa longue maladie, lorsqu'il vous conjurait de prendre garde à vos voies et de ne point négliger les choses de Dieu, mais de le chercher aux jours de votre jeunesse. Eh bien, avez-vous jamais entendu votre père dire quoi que ce fût contre son Dieu ? Votre mère, dans ses heures de confiance, vous a-t-elle jamais chuchoté à l'oreille : « Marie, ne te confie pas en Dieu, car il a trahi la confiance de ta mère » ? Non, je le sais, ils ne parlaient pas ainsi, car il était leur meilleur ami ; et celui qui fut un tel Ami pour ce cher vieillard que vous ne pouvez jamais oublier, Celui qui reconforta le cœur de cette gracieuse matrone dont le doux visage se dresse devant vous maintenant — oh ! je vous en conjure, ne l'abandonnez pas ! « N'abandonne pas ton ami, ni l'ami de ton père ».

Pourtant, la part la plus douce du texte se trouve en ces mots : « Ton propre ami ». Je ne crois pas pouvoir prêcher sur ces mots ; je puis les prendre dans ma bouche, et ils sont comme du miel pour la douceur ; mais il faut les savourer personnellement pour être pleinement appréciés. Il est quelques lignes précieuses que nous chantons parfois, —

La santé est de ma contenance,
Oui, il est mon Dieu à moi ; —

Ce qui décrit exactement la béatitude de « ton propre ami ».

Or, s'il est vrai que Christ est ton propre Ami, alors tu t'es entretenu avec lui, tu as tenu douce communion avec lui, tu as placé en lui ta confiance, tu lui as dit ta condition perdue et pécheresse, et tu t'es reposé en lui comme en ton propre Sauveur. Tu as remis ta cause entre ses mains, et tu l'y as laissée. S'il est en vérité ton propre Ami, alors il t'a secouru. Tu étais étranger et il t'a recueilli ; tu étais nu et il t'a vêtu ; tu étais malade spirituellement et en prison, et il est venu à toi et t'a guéri. Oui, il a porté tes chaînes et t'a laissé aller libre ; et il a pris tes maladies et t'a ordonné de prendre sa santé, et ainsi il t'a rendu entier. Oui, et il t'a même relevé de la tombe, et il est lui-même entré dans cette tombe, afin que, par sa mort, tu vives. Tu sais que cela est ainsi, et, jour après jour, tu entretiens la communion avec lui ; tu ne pourrais vivre sans lui, tant il est pour toi un tel Ami ; et tu te reposes sur lui de tout ton poids, comme tu remontes du désert avec lui, t'appuyant sur ton Bien-aimé, « ton propre ami » (Pr 27.10).

Et l'amitié n'est point toute d'un seul côté, quoique ta part y soit bien petite. Tu la rendrais plus grande, si la chose était en ton pouvoir, car tu as confessé son nom, tu t'es uni à son peuple, tu aimes te joindre à eux dans la prière et la louange. Tu n'as point honte de porter le Nom de Christ comme chrétien, ni de bien parler de ce Nom ; et tu désires lui consacrer tout ce que tu possèdes. Mieux que tout cela, tandis que tu l'appelles Ami, lui aussi t'appelle ami, comme il dit à ses disciples : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande » (Jn 15.14). Oserai-je prononcer ces paroles, et pourtant oserai-je douter de la vérité de ces paroles — Jésus est mon Ami ? Il est parlé, dans la Bible, de l'un qui fut chef de l'armée de David, et d'un autre qui fut le conseiller de David ; mais il y eut un homme que nous appelons toujours « l'ami de David, Jonathan » ; et j'envie un tel titre. Or Jésus donne ce nom à tous ceux qui viennent se confier en lui, et qui ainsi le trouvent pour leur Ami.

Or, puisque le Seigneur Jésus est « ton ami, et l'ami de ton père », l'injonction du texte te parvient avec une force singulière : « Ne l'abandonne pas ». Peux-tu l'abandonner ? Regarde son visage tout rougi d'une sueur de sang pour toi ; et non son visage seulement, car il est couvert tout entier de ce vêtement sanglant dans lequel il accomplit ton rachat. Celui qui travaille pour du pain doit suer ; mais celui qui a travaillé pour ta vie éternelle a sué de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre. Peux-tu l'abandonner ? Il se tient à la barre du tribunal de Pilate, il est bafoué par les gens de guerre d'Hérode, il est flagellé par Pilate, et tout cela pour toi ; et peux-tu l'abandonner ? Il monte au bois du Calvaire, et le fer cruel est enfoncé dans ses mains et ses pieds, et là il fait l'expiation de ta faute ; il est ton Ami jusque dans l'ignominie d'une mort de malfaiteur, et peux-tu l'abandonner ? Il pose sur toi sa main percée et il dit : « Veux-tu, toi aussi, t'en aller ? » ou, comme il l'exprima aux douze : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » (Jn 6.67). On pourrait le lire ainsi : « Beaucoup de mes prétendus amis sont partis, et se sont ainsi prouvés n'être pas des amis, mais des traîtres ; mais vous aussi, ne voulez-vous pas vous en aller ? ». Et il semble leur adresser un appel avec ces yeux pleins de larmes et de douceur — « comme les yeux des colombes près des ruisseaux d'eaux, lavés dans

le lait, et bien placés » (Ca 5.12) — « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? ».

Et lorsque vous tournez votre regard d'un autre côté et pensez non seulement à la honte que votre Ami a endurée pour vous, mais vous rappelez aussi ce qui est une preuve égale de son amour, à savoir qu'il n'a point honte de vous maintenant qu'il est dans sa gloire ; qu'au milieu de la foule des anges, des chérubins et des séraphins qui fréquentent ses parvis en haut, il ne dédaigne pas de se savoir le frère de ces pauvres vers de la terre ici-bas, car là même il porte le corps qui prouve qu'il est notre plus proche parent — oui, et il porte les cicatrices qui prouvent que pour nous il a enduré la peine de mort elle-même, et maintenant encore il n'a pas honte de nous appeler frères ; — en pensant à tout cela, pouvez-vous l'abandonner ? Parce que vous êtes quelque peu mieux lotis qu'autrefois, laisserez-vous la petite assemblée de pauvres gens avec laquelle vous adoriez si joyeusement, et irez-vous dans quelque lieu plus à la mode où il y a de la musique, mais peu de cette musique que fait le nom de Jésus — où se rencontre peut-être une architecture somptueuse, et des mascarades, et des momeries, et que sais-je encore, mais peu du doux parfum de sa présence et de la rosée qui tombe, cette rosée qu'il apporte toujours avec lui partout où il vient ? Oh, c'est pitié, c'est une pitié douloureuse, c'est une bassesse qui couvrirait de honte un simple mondain, lorsqu'un homme qui autrefois a confessé le Christ et l'a suivi, se voit contraint de tourner le dos à son Seigneur parce que son habit est maintenant taillé dans une meilleure étoffe qu'auparavant, et que son solde à la banque est plus lourd ! J'allais presque dire — alors que le Judas s'en aille, quelle que soit sa propre place — ce serait presque faire injure au Christ que de souhaiter le retour du traître. Oh, vous en irez-vous loin du Crucifié ou du Glorifié, car si vous délaissez cet Ami, « Voici, il vient ! » (Ap 1.7). Chaque heure le rapproche ; les chars de sa gloire ont des essieux ardents, et vous pouvez presque les entendre tandis qu'ils se hâtent vers nous ; et alors, que ferez-vous, lorsque vous aurez abandonné votre propre Ami et l'Ami de votre père, et que vous l'entendrez dire : « Je ne vous ai jamais connus ; je ne vous ai jamais connus » (Mt 7.23) ? Dieu fasse qu'il ne soit jamais le lot d'aucun d'entre nous ici présents d'entendre ces paroles terribles !

2. Le conseil — n'abandonne pas cet Ami

Je passe maintenant à notre second point, autant que le Saint-Esprit veuille m'y aider ; c'est un conseil suggéré : « N'abandonne pas ton ami et l'ami de ton père ».

Il est pour moi, dans le texte, une indication que le texte lui-même ne suggère point ; c'est-à-dire qu'il suggère quelque chose en ne le suggérant pas. Le texte ne me suggère nullement que mon propre Ami et l'Ami de mon père doive jamais m'abandonner. Il semble insinuer que, moi, je puis l'abandonner ; mais il ne suggère pas que lui m'abandonnera jamais — et il ne le fera jamais. Si le Seigneur avait jamais eu l'intention de m'abandonner, il a eu tant d'excellentes raisons de le faire qu'il l'aurait fait depuis longtemps. L'apôtre dit, au sujet de ceux qui cheminent vers la meilleure patrie : « Et si, en effet, ils avaient eu en vue celui d'où ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner » (Hé 11.15) ; et certainement, notre béni Seigneur et Maître, s'il avait désiré nous laisser périr, aurait eu maintes occasions de retourner au ciel avant de mourir ; et depuis lors, il s'est présenté bien des occasions où il eût pu dire : « Je dois vraiment

retirer mon amitié d'avec vous », s'il avait jamais souhaité le faire. Mais son amour est constant dans sa ligne : « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin » (Jn 13.1). Son amitié est de celles qui ne changent jamais. Jamais vous ne vous appuyez sur lui pour découvrir qu'il a retiré le bras dont autrefois il vous soutenait. Vous trouverez, dans la vie et dans la mort, que « Tel ami est plus attaché qu'un frère » (Pr 18.24). Réconfortons-nous de l'assurance qu'il ne nous abandonnera jamais.

Passons maintenant à ce que le texte suggère expressément : il nous propose la question suivante : en quel sens pouvons-nous abandonner Christ ? Eh bien, il y a plus d'un sens dans lequel un homme peut abandonner Christ. Deux passages me reviennent à l'esprit en ce moment : « Alors tous les disciples l'abandonnèrent, et prirent la fuite » (Mt 26.56). C'était là une sorte d'abandon ; tous furent effrayés et s'enfuirent loin de leur Seigneur à l'heure où il fut livré entre les mains des pécheurs ; mais c'est là tout autre chose lorsque nous lisons : « Dès ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'allèrent plus avec lui » (Jn 6.66). Le premier abandon fut le résultat d'une soudaine frayeur, fort déplorable et très blâmable, mais toutefois seulement temporaire dans ses effets ; l'autre fut l'acte délibéré de ceux qui, de sang-froid, refusèrent d'accepter la doctrine de Jésus-Christ et de le suivre plus avant, et ainsi se détournèrent et ne marchèrent plus avec lui. Ce dernier abandon est irrémédiable. Le premier, lui, fut guéri presque aussitôt que la frayeur soudaine qui l'avait causé s'évanouit, car nous trouvons Jean, et même Pierre, suivant le Maître jusqu'à la salle du jugement, et, bientôt après sa résurrection, l'ensemble des disciples se rassemblant autour de lui. Je te dirais, cher ami : « N'abandonne pas ton ami, ni l'ami de ton père », en quelque sens que ce soit. Ne l'abandonne pas, même dans tes moments d'alarme. Prie donc Dieu afin que tu saches te conduire en homme, et ne l'abandonnes pas pour t'enfuir. Et puis, dans l'autre sens, qu'aucune querelle ne s'élève jamais entre toi et la vérité si précieuse de Christ, au point de te conduire délibérément à le quitter, car c'est là la pire de toutes les formes d'abandon. Si nous ne l'abandonnons en aucun sens, il est alors tout à fait certain que nous ne l'abandonnerons jamais dans le pire sens. Je me souviens d'une petite plaisanterie que j'eus avec un bon frère wesleyen, conducteur des travaux, lorsque le Tabernacle était en construction. Il voulait que je montasse sur une échelle jusque dans ces lanternons, et je dis : « Non, je vous remercie, je préfère m'en abstenir. » — « Mais, répondit-il, je pensais que vous n'aviez aucune crainte de tomber. » — « Assurément, répliquai-je, cela est très vrai : je n'ai aucune crainte de tomber finalement et de périr ; mais la croyance que le Seigneur me gardera n'exerce sur moi aucune influence pernicieuse, car elle me préserve de courir des risques inutiles en grim pant aux échelles ; tandis que vous, bons frères, qui avez tant peur de tomber, vous ne paraissez guère le montrer pratiquement dans votre conduite, car vous montez et descendez les échelles avec l'agilité la plus grande. » Il m'est arrivé de rencontrer des personnes qui pensent que, si nous croyons que nous ne tomberons jamais jusqu'à périr, nous sommes enclins à devenir présomptueux ; mais il n'en est rien, chers frères. D'autres vérités interviennent pour équilibrer celle-ci, de sorte que ce qu'ils imaginent qui pourrait en résulter est, par la bonne grâce de Dieu, empêché ; et je ne suis pas bien sûr que ceux qui croient pouvoir finalement tomber et périr soient assez pénétrés de cette conviction pour être toujours circonspects. Le fait est que votre soin dans la marche ne dépend pas simplement de votre vue de telle ou telle doctrine ; il dépend de l'état de votre cœur et de bien d'autres choses encore,

de sorte que vous n'avez nulle raison de juger ce que vous feriez si vous croyiez telle vérité, car, si vous la croyiez, peut-être seriez-vous en même temps un homme meilleur, et la possibilité qui semble flotter autour de la doctrine s'évanouirait pour ce qui vous concerne. Que ceci soit le langage de nous tous qui aimons le Seigneur, tandis que nous levons vers lui, avec confiance et révérence, nos regards,—

Nous ne craignons point que tu perdes
Celui que l'amour éternel pouvait choisir ;
Mais nous ne voudrions jamais abuser de cette grâce,
Ne tombons point, ne tombons point.

Je sais que, si nous sommes véritablement au Seigneur, il ne permettra point que nous l'abandonnions ; mais je dois entretenir une crainte salutaire, de peur que je ne l'abandonne, car qui suis-je pour être assuré que je ne me suis point trompé moi-même ? Et il se peut que je l'aie fait ; et, après tout, je pourrais l'abandonner après les plus retentissantes professions de foi et même après la plus grande sincérité apparente en déclarant que jamais je ne me détournerai de lui.

Je demande donc encore — en quel sens pouvons-nous abandonner notre Seigneur ? Eh bien, il y en a de plusieurs, mais peut-être verrez-vous mieux ce que je veux dire si je décris le processus général par lequel on en vient à délaisser un ami. J'espère que vous n'avez jamais eu à le subir ; pour ma part, je ne sais pas l'avoir jamais subi ; toutefois, je puis imaginer que cela se passe à peu près ainsi. Le vieil homme était l'ami de votre père ; il avait été aussi votre propre ami et vous avait rendu plus d'un bon service ; mais, finalement, il a dit quelque chose qui vous a irrité, ou il a fait quelque chose que vous avez mal compris ou mal interprété ; et maintenant, lorsque vous le rencontrez, vous vous sentez fort froid à son égard. Vous lui dites bonjour et prononcez peut-être à peu près les mêmes paroles qu'autrefois, mais elles sont dites en un tout autre ton. C'est ainsi que nous commençons à abandonner notre Dieu ; nous pouvons conserver l'apparence de l'amitié avec Christ, mais c'est une affaire bien froide. Nous allons au lieu de culte, mais il n'y a ni délices, ni enthousiasme, ni sérieux. Puis vient ceci : vous n'allez plus voir votre ami aussi fréquemment qu'autrefois. On n'en est pas venu à une rupture ouverte entre vous ; aussi passez-vous encore à certaines heures fixées où l'on vous attend ; mais il n'y a plus ces petites visites soudaines, ces entrées à l'improviste chez lui, simplement pour jeter un coup d'œil sur son visage, comme vous le faisiez jadis. Et, de son côté, il ne vient guère vous voir. Et c'est ainsi que se continue ordinairement notre abandon du Christ. Nous n'allons plus converser avec lui comme jadis ; et lorsque nous allons à sa maison, nous constatons qu'il n'est point là. « Deux hommes marchent-ils ensemble, sans en être convenus ? » (Am 3.3). Puis, bientôt, peut-être un mot vif est prononcé, et votre ami sent que vous ne le voulez plus. Vous avez dit quelque chose qui le blesse jusqu'au vif et l'afflige. Ce n'eût pas été chose si grave si cela avait été dit à un étranger ; mais le dire à celui qui fut l'ami de votre père, à celui dont vous attendiez toujours la venue et que vous aimiez à voir — le dire à lui, c'était fort dur, et il en a naturellement pris ombrage. Voilà comment il en arrive ainsi entre Christ et les professants. Il se fait quelque chose qui ne serait peut-être pas d'un si grand poids dans le cas des non-professants ou des ouvertement impies ; mais c'est fort mauvais chez celui qui professait avoir Christ pour Ami. Et savez-vous ce qui arrive bientôt lorsqu'on

écarte son ami ? Finalement, lui ne vient plus du tout, et vous, vous n'allez plus le voir. Peut-être la brèche s'élargit-elle encore, et les petits présents sont renvoyés ou traités avec mépris. Il y a ce tableau à l'huile que votre père voulut avoir, quoiqu'il pût à peine se le permettre, parce qu'il aimait tant son ami, et qu'il suspendit en un lieu si en vue dans sa maison ; eh bien, l'autre jour, la ficelle s'est rompue, et vous n'avez pas acheté un nouveau bout de corde pour le remettre ; en vérité, vous avez relégué le tableau au grenier, et vous ne vous souciez guère de ce qu'il deviendra. Les petits gages d'affection passée sont tous mis de côté, car il y a maintenant rupture ouverte ; et lorsque, dernièrement, quelqu'un vous parla de lui, vous avez dit : « Oh, je vous prie, ne me le mentionnez pas ! Il n'est plus mon ami. J'ai été autrefois en termes d'intimité avec lui, mais j'ai tout à fait changé d'opinion à son sujet ». Ainsi agissent certains professants envers le Seigneur Jésus-Christ. Ces petits gages d'amour qu'ils croyaient tenir de lui, ils les renvoient. Ils ne demeurent plus en communion avec son Église. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour le renier. Cependant, le bienheureux Seigneur d'amour est contraint aussi de les renier ; et son Église les renie ; et bientôt la rupture est devenue complète. Que cela ne soit jamais le partage d'aucun de vous !

« Non, dit quelqu'un, cela n'arrivera jamais. » Mon cher ami, si vous êtes à ce point assuré, c'est de vous que je me défie le plus. Je me souviens d'un homme qui priait au milieu de nous, mais nous dûmes l'exclure de l'Église à cause d'une conduite mauvaise ; et l'un de nos membres dit cette nuit-là : « Si cet homme n'est pas un enfant de Dieu, je ne le suis pas moi-même. » Je dis : « Mon cher frère, ne parlez pas ainsi. Je ne mettrais pas mon âme en gage contre l'âme de qui que ce soit, car je me connais un peu moi-même, mais je ne connais pas les autres hommes aussi bien que je me connais. » Je crains fort qu'aucun des deux hommes que j'ai mentionnés n'ait été un enfant de Dieu ; par leur langage ils semblaient chrétiens, mais leurs actes n'étaient point ceux du peuple de Dieu. Il ne convient pas que nous parlions comme cet homme, mais que nous prions le Seigneur : « Soutiens-moi, et je serai sauvé » (Ps 119.117). Voilà la prière qui nous convient ; autrement, il pourrait nous arriver comme il leur est arrivé, et nous pourrions abandonner notre propre Ami et l'Ami de notre père.

Quelles raisons pourrions-nous donc avoir d'abandonner Christ ? Nous ne devrions rien faire pour quoi nous ne puissions fournir de bonnes raisons. J'ai connu des personnes qui, très à propos, ont délaissé leurs anciennes relations parce qu'elles-mêmes étaient devenues de nouvelles créatures en Jésus-Christ, et elles ont justement et sagement renoncé aux compagnons avec lesquels elles péchaient autrefois. Elles ne peuvent plus maintenant entrer dans la maison où tout heurte leurs sentiments. Mais il n'en est pas ainsi de Christ. Certains soi-disant amis entraînent un homme vers le bas, l'avalissent, lui nuisent, l'exploitent, et, finalement, il est contraint de s'en défaire ; mais nous ne saurions dire cela de Christ. Son amitié nous a tirés en haut, nous a secourus, sanctifiés, élevés ; nous devons tout à cette amitié. Nous ne pouvons donc avoir aucune raison d'abandonner cet Ami. J'ai connu certains qui ont, pour ainsi dire, dépassé un ancien camarade ou ami : ils n'ont réellement plus pu partager les mêmes vues ni les mêmes sympathies, car, tandis que leur ami demeurait dans la fange, eux, par l'éducation et d'autres influences, se sont élevés en des hommes tout différents ; mais nous ne saurions jamais surpasser Christ. Cela n'est point possible ; et plus nous croîtrons, au sens véritable, plus nous deviendrons semblables à lui. Un homme qui a été l'ami de notre

père et le nôtre est précisément l'homme qu'il nous convient de garder encore pour ami, parce qu'il connaît vraisemblablement toutes les difficultés et les peines de la famille, et qu'il nous comprend aussi. N'est-ce pas lui qui nous a soignés quand nous étions enfants ? Partant, il est celui qui nous connaît le mieux. Je me souviens que, cloué par une vive maladie, je reçus une lettre d'un vénérable vieillard qui m'écrivait qu'il venait, ce jour-là, de célébrer son quatre-vingtième anniversaire, et que l'ami le plus précieux assis à sa table n'était autre que l'ancien médecin de famille. Il disait : « Il me suit depuis si longtemps qu'il connaît à fond ma constitution ; il est presque aussi âgé que moi ; mais, dès ma première maladie, je l'ai appelé, et voilà qu'il me soigne depuis quarante ans. Une fois, lorsque je fus saisi d'une violente attaque de goutte, je fus tenté d'essayer quelque très fameux praticien qui faillit me tuer ; et, jusqu'à ce que je revinsse à mon vieil ami, je ne fus jamais réellement rétabli. » Aussi m'écrivait-il de me choisir un médecin vraiment compétent, de lui faire bien connaître ma constitution, de m'y tenir et de ne point courir après les remèdes patentés ni les charlatans du temps. Oh ! mais il y a là une grande vérité au sens spirituel ! Avec la plus profonde révérence, nous pouvons dire que le Seigneur Jésus-Christ a été notre Médecin de famille. N'a-t-il pas assisté mon père dans toutes ses maladies, et mon grand-père aussi ? Et il connaît à fond ma constitution — il connaît mes voies, bonnes et mauvaises, et toutes mes douleurs ; c'est pourquoi je ne vais à nul autre pour le soulagement ; et je vous conseille, vous aussi, de vous en tenir à Jésus-Christ, ne l'abandonnez point. Si jamais vous êtes tentés de vous écarter, fût-ce pour un petit moment, je prie que vous ayez assez de grâce pour revenir promptement, pour vous remettre à lui derechef, et pour ne plus jamais vous fourvoyer. Là réside la bénédiction d'avoir quelqu'un de sage, quelqu'un d'éprouvé, quelqu'un dont la sympathie a été testée, quelqu'un qui est devenu, pour ainsi dire, un des vôtres, quelqu'un qui a pris toute votre maison sur son cœur et l'a faite partie intégrante de lui-même. Un tel Ami de votre âme et de l'âme de votre père, ne l'abandonnez point.

Ne l'abandonnez pas, chers amis, car je tremble presque à le dire — vous aurez besoin de lui quelque jour. Quand bien même vous n'auriez jamais à recourir à lui à l'avenir, vous ne devriez pas l'abandonner. Je n'aime pas tout à fait ce couplet du cantique à la fin de notre recueil de cantiques —

Avoir honte de Jésus ! oui, je pourrais,
Quand je n'ai point de péché à laver ;
Nulle larme à essuyer, nul bien à désirer,
Point de craintes à apaiser, point d'âme à sauver.

Non, il ne m'est pas permis ; quand toute ma culpabilité sera ôtée, je ne rougirai point de Jésus. Quand je serai dans le ciel et que je n'aurai plus besoin du pardon du péché, assurément je ne rougirai pas de Celui qui m'y a conduit ; non, mais je me glorifierai en lui plus que jamais. Votre amitié pour Christ, et la mienne, ne doit point dépendre de ce que nous pensons tirer de lui. Nous devons l'aimer maintenant pour ce qu'il est, pour tout ce qu'il a déjà accompli, et pour sa bienheureuse personne et ses beautés propres, lesquelles, chaque jour, devraient saisir notre amour et nous lier à lui par des chaînes d'affection.

Mais supposez que vous pensiez à abandonner Christ ; où irez-vous chercher un autre

ami pour prendre sa place ? Il vous faut un ami, d'une manière ou d'une autre ; qui s'assiéra sur le siège du Christ ? Quel portrait sera suspendu à l'ancienne place familière lorsque le Vieil Ami sera rejeté ? À qui irez-vous confier vos chagrins, et de qui attendrez-vous secours au temps du besoin ? Qui sera avec vous dans la maladie ? Qui sera avec vous à l'heure de la mort ? Ah ! il n'en est pas d'autre qui puisse jamais remplir le vide que ferait l'absence de Christ. C'est pourquoi, ne l'abandonnez jamais.

3. La résolution

Maintenant, je dois conclure par la résolution qui en découle, au sujet de laquelle je ne puis dire que fort peu, car mon temps est écoulé.

Que ceci soit, par sa grâce, votre résolution : au lieu de l'abandonner, vous vous attacherez à lui plus étroitement que jamais ; vous le confesserez quand cela vous vaudra l'opprobre de le faire ; vous vous confierez en lui quand il vous blessera, car « Les blessures d'un ami prouvent sa fidélité » ; vous le servirez quand il en coûtera de le faire, quand cela impliquera le renoncement à vous-mêmes ; résolu que, par l'aide de son Esprit toujours béni, sans qui vous ne pouvez rien, vous ne cacherez jamais, dans quelque compagnie que ce soit, le fait que vous êtes chrétiens. Ne souhaitez jamais, en aucune circonstance possible, être autre chose que le serviteur d'un tel Maître, l'ami d'un tel Seigneur. Venez maintenant, chers jeunes amis qui vous refroidissez à l'égard de Christ, et vous, amis plus âgés pour qui la religion devient monotone, venez à votre Seigneur une fois encore et demandez-lui de vous lier avec des liens, même avec des liens jusqu'aux cornes de l'autel. Vous avez eu le temps de compter le prix de tous les trésors de l'Égypte ; renoncez-y et abjurez-les une fois pour toutes. Mais les richesses de Christ, vous ne pourrez jamais les compter ; venez donc et recevez-le de nouveau pour être votre Tout en tous.

Ceux qui vont être baptisés éprouveront, je l'espère — comme nous le ferons en les regardant — et diront, chacun, homme ou femme, pour lui-même ou pour elle-même —

C'en est fait ! La grande transaction est conclue :
Je suis à mon Seigneur, et il est à moi.

Clouez vos couleurs au mât. Portez, dans votre corps, les marques du Seigneur Jésus. Oui, certes, que chacun de nous qui a été baptisé en Christ sente que tout notre corps porte le sceau de l'eau, car nous avons été « ensevelis avec lui par le baptême en sa mort » (Ro 6.4). Ce n'était point pour ôter la saleté de la chair, mais comme déclaration que nous étions morts au monde et vivifiés dans la nouveauté de vie en Jésus-Christ notre Sauveur. Qu'il en soit ainsi pour vous aussi, chers amis, tandis que vous suivez votre Seigneur à travers les eaux ; attachez-vous à lui, tenez-vous à lui : « N'abandonne pas ton ami, et l'ami de ton père » (Pr 27.10). Que Dieu y ajoute sa bénédiction, pour l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ ! Amen.